

Interview Eric Loquès, directeur LP Notre Dame, Château des Vaux

Je garde un très bon souvenir du colloque, je ne regrette rien. C'est une expérience intéressante.

- *Qu'est-ce qui vous a motivé à participer au colloque ?*

La première entrée pour la participation est venue de la demande : Cécile avait besoin d'intervenants venant du terrain. Au titre du travail et de la collaboration effectué, je me suis dit pourquoi pas. La seconde entrée a été de vouloir partager une expérience, celui du Prisme 1. Ce dispositif de lutte contre le décrochage était accompagné à un niveau théorique, ce qui m'avait semblé être un accompagnement important. Ce dispositif a éclaté alors qu'il était en activité. Je n'avais pas l'importance des relations interpersonnelles. J'ai donc voulu partagé sur l'axe managérial. J'ai souhaité partagé l'expérience vécue et réfléchir sur l'apprendre à travailler ensemble au-delà des bonnes volontés.

- *Quel a été le chemin de votre question entre l'annonce de votre participation et le jour J ?*

La question a bougé. Il y a eu un déplacement entre l'envie de parler d'un dispositif innovant, mais pas sous l'angle de l'innovation mais sous un angle managérial. Elle a aussi été alimentée par la répartition et l'organisation des interventions au colloque. Au début, j'avais pensé parler de « schizophrénie entre l'extérieur et l'intérieur » de l'école pour un dispositif. J'ai davantage centré mon intervention non pas sur les missions du dispositif mais sur le vécu de l'équipe. L'équipe était importante dans ce partage d'expérience, tout en étant conscient que le problème de l'école n'est pas le jeune. Finalement je ne me sentais pas non plus à l'aise de parler d'une « thérapie de couple école-jeune ». Il était plus simple de raconter un vécu et d'en faire une analyse réflexive plus que théoriser sur la question « intérieure et extérieure » de l'école. Il fallait aussi que je gère le temps.

- *Quels ont été vos ressentis le jour J ?*

Cela a été de vivre un moment institutionnel fort. Le colloque représente un moment fort important pour la Fondation. Voir le colloque comme une boîte à outils m'a posé des questions. Le colloque a été davantage un lieu pour redire ce qui est vécu, pour connaître collectivement les orientations faites.

Je n'ai pas vécu que la partie collective. Le reste du temps, j'étais dans un des ateliers. Dans mon atelier, il y avait peu d'ouverture. Dans le sens où les personnes qui intervenaient avec moi viennent de mon établissement. J'espérais apprendre de mon atelier mais cela n'a pas été le cas.

J'ai vécu des émotions fortes au niveau institutionnel mais pas au niveau individuel. J'ai aussi découvert ce qu'était un colloque, qui était ambitieux mêlant les apports théoriques par les chercheurs et les remontées d'expériences du terrain. C'est au final les questions auxquelles doivent répondre une institution et des établissements scolaires pour lutter contre le décrochage.

- *Avez-vous noté, à votre niveau, un après-colloque ?*

Il y a un après-colloque. La lutte contre le décrochage est une mission partagée au sein de la Fondation. On reconnaît les enjeux et les modalités opérationnelles des autres équipes. Il a acté le besoin et l'utilité d'aller voir ce qui se passe ailleurs pour

davantage de partage. Même si rien n'est transposable en tant que tel, il y a beaucoup à tirer, à apprendre en regardant les autres faire. La mise en perspective est importante.

Concrètement aujourd'hui au LP, il y a une part équitable entre les réflexions et les accompagnements, qu'ils soient internes ou externes. Le colloque a aussi permis de multiplier les possibles et a ouvert la porte du « osons faire » et « osons imaginer ».

Il y a aujourd'hui des différences dans la façon d'impulser la réflexion autour des pratiques. La prise de recul nécessaire dans le temps de préparation autorise les erreurs et les réajustements. Ce qui était moins flagrant auparavant.